La latinité de saint Benoît.

La consultation du Recueil est rendue aisée par quatre Index : des ouvrages cités, des noms propres, des mots grecs et latins, des matières.

La nature complexe du Recueil rendrait inopportun ici un compte-rendu systématique, d'autant plus qu'il s'agit d'une reproduction d'études déjà publiées ; mais il convient de souligner la valeur exemplaire d'une œuvre où s'affirme la double compétence de l'auteur : connaissance intime des realia : concepts religieux et formes littéraires, en même temps que maîtrise philologico-linguistique dans un domaine peu exploré.

J. Marouzeau.

Métrique.

G. B. Pighi, *I ritmi e i metri della poesia latina* : Brescia, La Scuola Editrice, 1958, 220 pages, 2.300 lires.

Ce volume consacré à la métrique se présente sous l'aspect luxueux d'un ouvrage sur l'art : la couverture est ornée d'une reproduction en couleurs d'une mosaïque représentant Euterpe et, quand on ouvre, les signes traditionnels des longues et des brèves cèdent la place à la notation musicale. Cette présence de la musique correspond à l'idée qui a guidé l'auteur : *il ritmo è uno, le versificazioni sono molte.* L'ouvrage, en effet, est moins un traité de métrique latine que la preuve par le latin de cette théorie : le rythme est un, les versifications sont multiples. Aussi le premier souci de l'auteur est-il de définir le rythme : « C'est, dit-il, une succession d'élan et de pause. » Le rythme peut être syllabique, et il est représenté en latin et en grec par les vers éoliens ; il peut être quantitatif, et engendre alors la plupart des vers classiques, anapestes, dactyles et autres ; il peut être enfin rythme de mot et de phrase, et c'est lui qui explique le saturnien et la prose métrique. Cette construction si bien ordonnée, qui repose sur une grande science et de longues méditations, me paraît comporter une faiblesse : c'est son point de départ. J'ai encore en mémoire l'étude pénétrante de R. Waltz sur le rythme (*R. É. L.*, XXVI, p. 109), et il me semble qu'il y ait désaccord entre cette continuité, cette fluidité qui selon Waltz constitue l'essence même du rythme et le morcellement qu'y introduit Pighi quand il parle de série rythmique et d'unité rythmique constituée de syllabes (p. 13). Je regrette que sur ce point fondamental l'auteur n'ait pas été plus précis.

Après cette restriction je ne serai que plus à l'aise pour dire tout le plaisir et le profit que j'ai puisé dans ce volume. Et tout d'abord il faut signaler le jugement sur la scansion, page 27 : c'est un exercice

scolaire très ancien qui ne visait qu'à reconnaître les pieds, mais non à lire métriquement, car lire métriquement ne signifie rien d'autre que lire correctement, aussi bien la prose que la poésie. Telle est à peu près la pensée de l'auteur que je partage entièrement, comme j'approuve ce qu'il dit de l'*ictus* (p. 20), qui n'avait aucune fonction rythmique. Ces affirmations et d'autres vues nouvelles émanant d'un latiniste qui est non seulement métricien, mais, mieux encore, vraiment musicien, sont propres à nous faire réfléchir, et je ne doute pas que la lecture de ce volume destiné aux étudiants ne procure beaucoup de joie à leurs professeurs eux aussi. Plus d'un cherchera à chanter en s'accompagnant au piano les chœurs et les mélodies qui se trouvent réunis à la fin du volume et où je relève, parmi les noms d'auteurs, Monteverdi, Chopin et G. B. Pighi lui-même.

L. NOUGARET.

D. NORBERG, *Introduction à l'étude de la versification latine médiévale* (Studia Latina Stockholmiensia, V) : Stockholm, Almqvist et Wiksell, 1958, 218 pages, 26 couronnes suédoises.

C'est avec joie qu'on salue la publication de cette œuvre d'un humaniste à qui l'on doit déjà des travaux si remarquables sur le difficile problème qu'il étudie aujourd'hui avec ampleur. Sous ce titre modeste, on trouvera neuf chapitres : I, Prosodie et accentuation. II, Synérèse, diérèse, syncope, prosthèse, élision et hiatus. III, Assonance, rime et allitération. IV, Acrostiches, carmina figurata. V, La versification métrique. VI, Les débuts de la versification rythmique. VII, La versification rythmique et la musique. VIII, Séquences, tropes, motets, rondeaux. IX, Conclusion. Une bibliographie judicieuse, des index, une table analytique complètent le volume et en font un instrument de travail d'une consultation aisée.

La vraie et peut-être la seule question traitée par l'auteur, le passage du vers latin quantitatif au vers rythmique, peut paraître, de prime abord, empreinte de sécheresse et d'austérité, mais on voit ici se reproduire ce phénomène particulier aux grandes œuvres : elles demeurent cantonnées dans leur domaine, mais elles envisagent leur sujet d'un point de vue si neuf et savent si bien découvrir les causes et les effets qu'elles éclairent toute une période de la littérature. Les théories élucubrées jusqu'à maintenant pour expliquer le passage d'un système de versification à l'autre n'ont réussi à rendre compte que d'une partie des faits et se trouvent en défaut devant nombre d'autres (p. 88-94). De là sont nées deux erreurs : celle de corriger les textes pour les plier à telle ou telle théorie et celle de supposer des accentuations fantai-

sistes pour amener tel accent verbal à coïncider avec tel accent du rythme. Autrement dit, on accuse saint Augustin de ne pas accentuer correctement les mots latins, quand c'est la théorie moderne qu'il faudrait réviser. Aussi, fort sagement, M. Norberg, dans la mesure du possible, cherche-t-il « à exposer les faits sans trop faire de théorie ». Mais enfin, théorie ou pas, des faits qu'il a observés avec méthode et minutie il dégage ceci : d'abord, point sur lequel on est à peu près d'accord, c'est bien de la poésie quantitative qu'on est parti quand on a tenté de faire des vers selon de nouveaux principes. Mais il y a eu, dit-il, différentes manières d'imiter la poésie quantitative dans la poésie rythmique ; la plus importante est la suivante : le versificateur à la mode nouvelle lit un poème quantitatif avec les accents de la prose, puis il écrit des vers avec les mêmes accents, mais sans tenir compte de la quantité. « Du vers quantitatif l'auteur du vers rythmique n'a donc pris ni la quantité ni les ictus, mais la répartition des mots et les accents de la prose » (p. 96). Or, c'est justement cette croyance à un remplacement de l'ictus métrique par l'accent qui a tellement embrouillé la question. L'auteur se rencontre sur ce point avec M. Burger, dans ses *Recherches sur la structure et l'origine des vers romans*, parues l'an dernier. Ainsi un vers saphique quantitatif comme

« en adest Caesar // pius et-benignus »

donne naissance à un saphique rythmique comme

« cui tótus órbis // uóto fíde bóna ».

C'est ce que M. Norberg appelle l'*imitation de la structure*. Il passe successivement en revue les diverses espèces de vers de la poésie rythmique et il y découvre la preuve évidente de cette méthode d'imitation de la structure : adoniques, asclépiades, hexamètres, ïambiques et trochaïques la lui fournissent abondamment. Il est clair que ce procédé ne pouvait être qu'un point de départ, car la plupart du temps des vers ainsi fabriqués n'offraient pas plus de rythme ou de cadence que des vers de Virgile eux-mêmes lus en faisant fi de la quantité et en tenant compte uniquement de l'accent des mots devenu accent d'intensité. Pour l'hexamètre, par exemple, alors que la fin du vers, de par son schéma rigide, déterminait, en poésie rythmique, le retour de mots accentués d'une manière peu variable, tout le reste du vers donnait le plus souvent l'impression d'être réglé par la seule fantaisie. De là tant d'hypothèses, fantaisistes elles aussi, destinées à trouver un fil conducteur dans la versification de tel ou tel auteur, hypothèses que le livre de M. Norberg rejette définitivement du domaine de la saine philologie. J'ai dit que l'imitation de la structure ne pouvait être qu'un point de départ ; il arriva, en effet, que les versificateurs

« trouvèrent séduisante la régularité de l'accentuation » (p. 119) ; ils écrivirent alors des vers comme *Ápparébit répentina dies mágna Dómini*, type de vers qu'on avait jusqu'à maintenant pris pour un point de départ. De plus, comme on avait imité la structure, on tenta d'imiter le nombre des syllabes (p. 124), le nombre des mots (p. 131), et même aussi la quantité (p. 133), d'où la conclusion de cette partie de l'ouvrage que les limites entre poésie rythmique et poésie quantitative sont parfois indécises (p. 135). Mais l'auteur a déjà prévenu le lecteur (p. 92) qu'il refuse d'admettre à priori que toute la poésie rythmique puisse être enfermée dans une seule formule.

L'explication de M. Norberg est simple ; elle permet à elle seule de rendre compte de tant d'anomalies qui ont embarrassé les chercheurs. Il ne faut pas en déduire qu'il n'y ait plus aucune difficulté, la chose serait invraisemblable. Mais ce travail a pour résultat de déblayer le terrain d'une quantité d'erreurs modernes qui dissimulaient les faits ; il a aussi le mérite de mettre au jour quantité de difficultés très réelles plus ou moins ignorées jusqu'ici. L'auteur leur consacre ses deux premiers chapitres. Ce sont en particulier des faits de prononciation non classique sur lesquels on a imprudemment échafaudé des théories maintenant périmées. Ces faits de prononciation tiennent tantôt à l'époque où le poème a été rédigé, tantôt à la région, et sont parfois précieux pour identifier les œuvres anonymes. Dans cette forêt broussailleuse, M. Norberg avec sa vaste science et sa critique méthodique nous guide fermement, et en sa compagnie nous nous sentons rassurés et persuadés ; charmés aussi, car il nous révèle, chemin faisant, nombre de textes inconnus du profane que je suis tout au moins, et nous donne le temps d'admirer au passage la beauté de certaines strophes qui passent ainsi sous nos yeux du domaine de la versification dans celui de la littérature.

Voilà donc une période faste pour les métriciens, les médiévistes et les romanistes. Après les *Recherches* de M. Burger dont j'ai rendu compte ici dans le volume précédent, l'œuvre maîtresse de M. Norberg attirera de nouveaux chercheurs dans un domaine encore incomplètement défriché ; elle continue dignement la collection des *Studia Latina Stockholmiensia* qui, sur les cinq volumes déjà parus, en compte maintenant trois sur la versification, avec celui de M. N.-O. Nilsson sur la métrique des satires d'Horace, et un volume de M. D. Norberg lui-même sur la poésie latine rythmique du haut moyen âge. (Il n'est que juste de remercier l'auteur d'avoir écrit sa précieuse *Introduction* dans notre langue qu'il possède dans ses moindres nuances.)

L. NOUGARET.